

Du terrain vague à la tranchée

Denise Desautels

Numéro 58, hiver 1993

La résistance à l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (1993). Du terrain vague à la tranchée. *Moebius*, (58), 9–12.

DU TERRAIN VAGUE À LA TRANCHÉE

Denise Desautels

J'aime la phrase de Marguerite Duras parce qu'elle condense, en quelques mots seulement, mes préoccupations d'écrivaine, et cependant je ne peux résister à l'envie de la compléter à ma façon, de la faire jouer sur le double registre de la littérature et de la vie, ou plutôt dans «l'intervalle qui [...] sépare» la littérature et la vie, c'est-à-dire là où j'essaie de me situer quand je travaille un texte. La phrase devient ainsi : Écrire, c'est savoir résister à la vie, à l'éparpillement de l'émotion, de la pensée et de la parole, autant qu'à l'écriture.

Car, de part et d'autre, je me bute jour après jour contre le même attrait pour ce qui freine insidieusement le silence. En moi et tout autour. Contre la parole autant que contre l'écriture qui, à chaque fois qu'elles sont laissées à elles-mêmes, semblent vouloir aller – chacune à leur manière – de soi. Les mots, les mots, les mots et leur usage abusif, excessif, dans la conversation, risquent à tout moment de marquer aussi la littérature, de l'emporter du côté du vide ou de l'anodin. Les terrains vagues sont des lieux propices aux divertissements anarchiques et aux illusions : on s'y entraîne aux enfièvements spontanés et, développant un style et une méthode, à leur répétition; puis à l'engourdis-

sement, puis à l'oubli. Alors, plus rien n'existe en dehors des terrains vagues et de leur sonore frivolité.

«Black Words», disait Betty Goodwin pendant que des corps penchés, multipliés ou fractionnés sur la toile par le fusain, le pastel et l'huile, crachaient du noir ou le recevaient en plein cœur. Parfois, il y a tant de mots qui m'arrirent de toutes parts – on dirait une meute lancée sur le monde – que j'ai peur qu'ils ne me lapident, ne me dévorent, ou *simplement* ne me corrompent. Italo Calvino n'écrivait-il pas dans ses *Leçons américaines* : «Il me semble, parfois, qu'une épidémie de peste a atteint l'humanité dans sa fonction la plus caractéristique, l'usage de la parole.» Oui, il y a tant de mots que j'ai souvent l'impression que la terre tourne, sans moi, dans un flot de sons flous à côté et à l'intérieur de moi où leur écho est foudroyant; l'impression que la vraie solitude se trouve là, «dans la conversation et la diction des monstres», peu importe d'ailleurs que les monstres dont je parle soient en moi ou tout autour, car leur efficacité est déconcertante.

«Black Words», répétait la voix pendant que des corps éperdus, exacerbés, se supportaient les uns les autres, à tour de rôle. Avec des airs de naufragés. «So Certain I Was, I Was a Horse», ajoutait la voix, en signe d'aveu. Et la terre continue de tourner, en aveugle, autour de son axe, comme s'il s'agissait d'une fatalité organisée, contre laquelle on ne pourrait rien. Que l'engourdissement et l'oubli dans un terrain vague!

Or, c'est là, à ce moment-là, que la chambre d'écriture – ce lieu où j'essaie précisément de faire advenir le silence, la pensée et «la poésie comme tension vers l'exactitude», parmi le désordre des mots et des émotions – devient essentielle. Car la chambre que j'évoque ici ressemble à une tranchée creusée dans le brouhaha et l'encombrement des villes, entres les appels contradictoires, et cependant démesurés, du monde et de l'écriture; une tranchée où chaque mot, chaque son, chaque cri est examiné, isolé des autres, encerclé de blanc, ce qui permet d'en vérifier les contours et l'exactitude justement; une tranchée où j'essaie de résister au débordement de la langue autant qu'à son amuisse-

ment, de trouver le ton juste entre le trop et l'insuffisant, ce ton qui arriverait à rendre compte de ce qui se passe du côté sombre et douloureux de la vie, sous le faux apaisement de surface.

Vivre, écrire, résister donc, à partir des trous de silence, accumulés dans la solitude choisie de la chambre, qui redonnent de la nécessité, de la densité aussi, à chaque mot, à chaque émotion, avant que mon corps ne fasse naufrage au beau milieu d'un terrain vague et de sa rumeur unanime.

Et pourtant. *Words, words, words* toujours, jusque dans la tranchée, à cause de l'indulgence de la mémoire, sans doute, ou de cette envie perverse, sans cesse aux aguets, qui est la mienne, d'être bercée; à cause du plaisir des sons – de leur bercement sonore, dirait-on – et de la séduction; à cause de ce que leur fourmillement, souvent inespéré, protège et entrave à mon insu.

Soudain, tout est si rond et si compact. Ça chuchote, ça murmure, ça propage la chaleur molle et ronde de la confusion, jusque dans la tranchée, et c'est à nouveau l'enclavement dans le territoire, les bras maternels. Que de la musique qui berce dans le noir le corps tourmenté et le rassure en le berçant! Je cherchais à me déprendre d'elle, et me voilà à nouveau prise, saisie dans mon isolement, avant que je n'aie pu calfeutrer la tranchée, et me voilà tournant, tournant, aspirée par les mots, les murmures, sans résistance au milieu d'un monde venu s'installer en moi, et me voilà projetant des sons ici et là, des sons sur des sons, et ça grésille, privilégiant le bruit au détriment du silence, avec la chimérique certitude que le sens – comme s'il n'y en avait qu'un et qu'il dût être immortel – surgira tôt ou tard comme une étincelle, oubliant ainsi l'«aboli bibelot d'inanité sonore».

L'univers de la langue est parfois si rassurant qu'il est tentant de croire – et l'illusion se camoufle là – que les mots, innocents, donc inoffensifs, ne peuvent pas mentir, qu'ils sont porteurs, comme par magie, de toutes les subtiles vibrations de la pensée, qu'ils recouvrent et pansent toutes les blessures, comme s'ils étaient, une fois attachés les uns aux autres, de longs rubans de caresses entourant, retenant

ensemble nos petites intimités indigentes qui, sans eux, s'enfonceraient dans un gouffre humain, si humain et si éloigné de la vérité – comme s'il n'y en avait qu'une. Comme si la vérité et la sincérité allaient de soi! Comme si elles étaient *aussi naturelles* que la neutralité de la langue!

Pourtant, «a singer must die for the lie in his voice», chante Leonard Cohen pendant que Thomas Bernhard écrit : «même le mensonge est sincère».

Vivre ne va pas de soi. Passer du terrain vague à la tranchée ne va pas de soi. Écrire ne va pas de soi. Surtout au féminin!

J'ai un corps fragile aux changements brusques des saisons et une âme toujours en quête d'éclaircie bien que, trop souvent encore, sensible aux voix qui ont envie de la bercer. C'est avec eux, corps et âme, que je vis et que j'essaie de résister aux apparences trompeuses de la vie et de l'écriture; de ne m'attacher qu'à ce qui risque de soulever en moi une passion curieuse, exigeante pour la vie – ce qui en reste, tout au moins – et pour l'écriture. Certaines voix surgissant par hasard d'une œuvre littéraire ou artistique ont parfois ce pouvoir de me mettre à nu et, au bout du compte, de me garder vivante.

Je répète «Black Words», en écho à l'une d'elles.

Je répète «Black Words», en signe d'aveu.

J'essaie de résister à la simple répétition, en surveillant le passage de chaque mot, de chaque son, de chaque cri – commentaire condensé des événements du monde –, dans la tranchée, dans l'isolement consenti de mon corps et de mon âme.

Citations

Robert Rauschenberg, Normand de Bellefeuille, Italo Calvino, Stéphane Mallarmé.